

Chapitre 15

Entre fausse authenticité et innovation authentique : bilan de deux trajectoires des tapis de Taznakht (Haut Atlas marocain) et des Matmata Centraux (Sud-Est tunisien)

Ali Hanafi

Université de la Manouba
Département de géographie
Tunis, Tunisie
alihanfi912@gmail.com

Hanane Bouaabid

Université Cadi Ayyad
Faculté de Lettres et Sciences
Humaines
Marrakech, Maroc
bouaabid.hanane@gmail.com

Tapis

Taznakht

Matmata

Ce chapitre est paru dans :
Adeghal M., Genin D., Hanafi A., Landel P-A, Michon G. (2019).
L'émergence des spécificités locales dans les arrière-pays
méditerranéens. Les Impromptus du LPED, n°5, Laboratoire
Population-Environnement-Développement, UMR 151 (AMU – IRD),
Marseille, 399 p.

Le tissage de la laine constitue au Maghreb une activité ancestrale essentiellement pratiquée par les femmes rurales berbères. Cette activité est, pour les familles, source de revenus complémentaires, notamment en milieu aride où l'agriculture et l'élevage sont particulièrement exposés aux aléas climatiques. Elle a toutefois, selon les régions, connu des évolutions différentes, déterminées par des conditions socio-économiques et environnementales particulières. Un travail de terrain réalisé en 2018 à Taznakht dans le Haut Atlas marocain et à Toujane - Béni Khédache dans les jebels Matmata tunisiens visait à mettre en évidence les spécificités de l'activité de tissage de tapis dans ces deux régions. Les résultats des enquêtes ont montré deux trajectoires opposées ; la première se déclare « traditionnelle » en appliquant un savoir-faire purement technique. Cette trajectoire, bien qu'elle soit suivie par la plus grande part des artisanes dans les deux terrains, ne respecte pas une démarche de production authentique et promeut notamment l'usage d'une laine bon marché et d'une coloration chimique ainsi que le recours à un vieillissement accéléré des tapis. Quant à la deuxième trajectoire, elle peut être qualifiée de « moderniste » et concerne un petit groupe de femmes appartenant à une association à Taznakht. Dans cette trajectoire, les artisanes en question appliquent un savoir-faire artistique qui respecte une démarche authentique mais qui, en cours de route, perd tout ancrage territorial et patrimonial par rapport à la région. Entre l'une et l'autre de ces deux trajectoires, ces arrière-pays ont toujours eu du mal à trouver la bonne recette leur permettant de conserver leurs connaissances, de les transmettre et innover afin d'assurer un développement économique des leurs habitants.

Wool weaving is an ancestral activity in the Maghreb that has long been practiced by rural Berber women. This activity has always been part of family strategies, particularly in the arid region, to deal with the harshness of environmental conditions (droughts, degradation of ecological systems, etc.) and the weakness and fragility of natural resources (water, soil, vegetation...). However, it followed a different trajectory in each region determined by specific socio-economic and environmental conditions. It is in this context that we have undertaken in this work to compare between the activity of weaving carpets in two areas namely Taznakht in the Moroccan High Atlas and Toujane - Beni Khédache in Tunisian Matmata mountain. Several interviews were carried out in the two fields in spring 2018 with the various stakeholders involved in this activity. The results showed two opposite trajectories; the first trajectory declares itself "traditional" by applying a purely technical know-how. This trajectory, although it represents the largest share of craftswomen in the two fields, unfortunately follows a not authentic approach to the production of carpets with in particular the use of cheap wool, its chemical coloring and the use of aging accelerated carpets. As for the second trajectory, she declares herself «modernist» representing a small group of women belonging to an association in Taznakht. In this trajectory, the craftswomen in question apply artistic know-how which respects an authentic approach but which, along the way, loses all territorial and heritage roots in relation to the region. Between these two trajectories, these hinterlands have always struggled to find the right recipe allowing them to keep their knowledge, transmit and innovate it to ensure economic development for their inhabitants.

Introduction

La valorisation des ressources a été au Maghreb un des moyens pour améliorer les conditions de vie des familles rurales et pour subvenir à leurs besoins. Les systèmes de production agropastoraux ont permis aux habitants des arrière-pays maghrébins d'exploiter, entre autres, leurs troupeaux pour produire la viande, le lait et la laine. Dans le cadre d'une stratégie familiale basée sur la complémentarité entre les membres de la famille, leurs activités et leurs espaces vitaux, la valorisation de la laine par le tissage des tapis était un des moyens pour créer de l'emploi et développer les économies. Cette ressource qui provenait essentiellement des troupeaux d'ovins servait à fabriquer des tapis ainsi que pour meubler les habitations notamment des nouvelles filles mariées. Les produits en excédent étaient vendus le plus souvent sur les marchés locaux ou exportés vers les principales villes touristiques. Progressivement, cette activité pratiquée essentiellement par les femmes s'est intégrée dans le circuit économique et sa valorisation par le tourisme lui a permis de se diversifier et d'apporter des revenus conséquents pour les familles. C'est ainsi que cette activité a pris de l'importance pour les habitants de ces arrière-pays et est devenue bien ancrée dans le paysage, notamment en montagne. Cet ancrage territorial est d'autant plus important que les populations ont accumulé un savoir-faire qui, au fil du temps, a été adapté aux particularités de chaque territoire au point de lui devenir spécifique.

L'examen de cette activité dans deux sites au Maroc et en Tunisie a permis de mettre en évidence plusieurs trajectoires. En écologie, une trajectoire est l'équivalent d'une série qui désigne une succession de plusieurs stades qui dérivent d'un même stade initial

en équilibre (climax) ou qui tendent vers lui. En sciences humaines, une trajectoire est une suite de positions occupées par un individu ou un objet durant son existence ou une partie de sa vie¹. Dans notre cas, le savoir-faire en tissage des tapis a été le résultat d'une longue histoire et a suivi plusieurs trajectoires qui ont été déterminées dans chacun des deux pays par des conjonctures politiques, économiques et sociales différentes. Ces différentes conjonctures n'ont pas empêché ces trajectoires de se croiser parfois et de se ressembler. Cette activité est considérée aujourd'hui dans les Matmata et à Taznakht comme un des piliers de développement local dans lequel interviennent plusieurs acteurs (population, coopératives, associations, Communes, ONA²,...). Ces différentes interventions permettent à cette filière de suivre des trajectoires variées (transmission, vieillissement, innovation, modernisation,...) qui mènent à des résultats économiques et sociaux parfois contradictoires.

C'est dans ce cadre que nous abordons les questions suivantes : quelle trajectoire suit aujourd'hui l'activité de tissage ? Est-ce une trajectoire qui répond à une demande du marché ? Ou une trajectoire qui émane d'un désir de maintenir une activité ancestrale, de diversifier les revenus et de transmettre le savoir-faire ? Quel équilibre à faire entre la transmission (maintien de l'authenticité) et l'innovation (modernisation) dans cette activité ? Les réponses à ces questions devraient nous amener d'abord à identifier les trajectoires de l'activité de la laine et, ensuite, à évaluer leurs impacts en termes de conservation et de transmission des savoir-faire ainsi que leurs impacts sur les économies familiales des sociétés rurales.

I. Deux zones d'étude contrastées

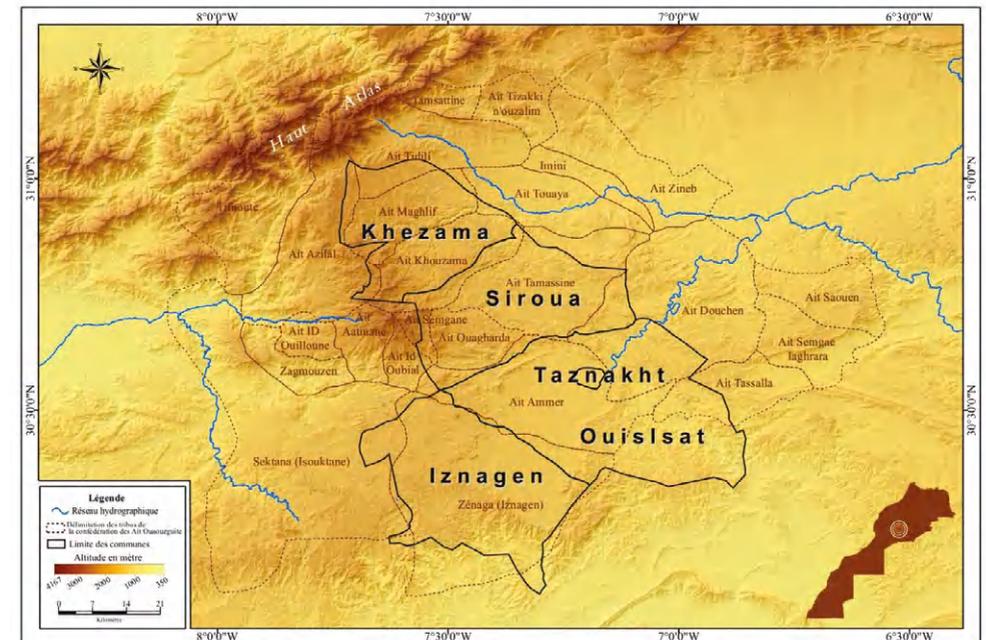
Deux terrains ont été sélectionnés, lesquels se caractérisent par l'importance de l'activité de tissage de la laine. Il s'agit de la région de Taznakht au Maroc et la région de Toujane - Béni Khédache dans les jebels Matmata en Tunisie.

I.1 La région de Taznakht

Cette région forme un piémont du jebel Siroua dans le Haut Atlas qui s'élève à 3 304 m

d'altitude et se caractérise par sa pauvreté en terre arable et l'abondance de l'eau. Le grand Taznakht est un territoire municipal de 50 604 hab qui s'élève à environ 980 m d'altitude et est situé dans la grande région de Drâa-Tafilalet composée de cinq communes (Taznakht, Ouislsat, Siroua, Khezama et Iznagen). Il faisait partie de la confédération des Ait-Ouaouzguite (Figure 1). Ces communes partagent depuis longtemps les mêmes coutumes et les mêmes activités économiques (Bouaabd, 2019).

Figure 1 : Localisation de la région de Taznakht (Haut Atlas marocain)



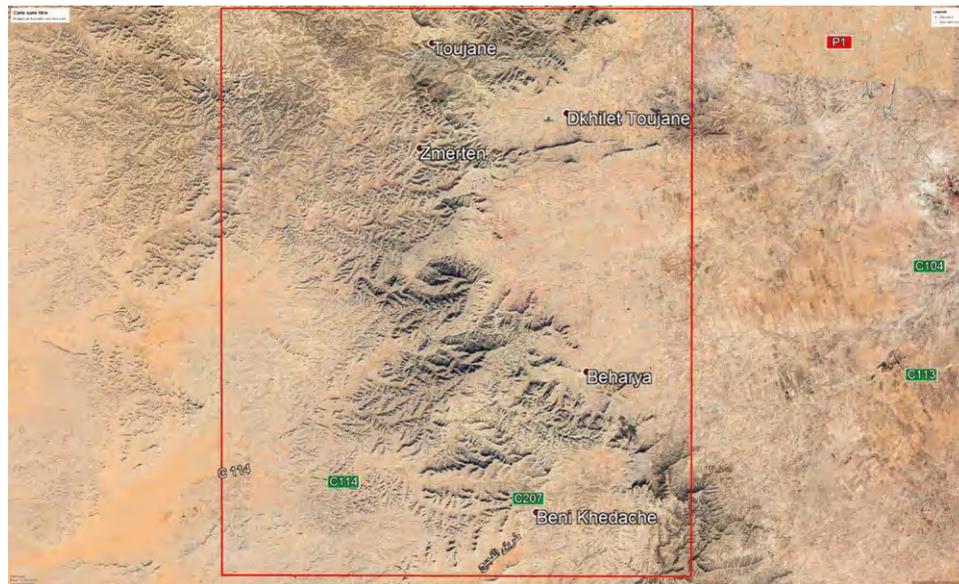
1 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Trajectoire>
2 ONA : Office National de l'Artisanat

I.2 La région de Toujane - Béni Khédache

Cette région fait partie de l'ensemble montagneux du Sud-Est tunisien appelé communément les Matmata. Il s'agit d'un

ensemble de petites montagnes s'élevant à des altitudes moyennes de 500 m qui dominent une vaste plaine côtière appelée la Jeffara. Ce paysage aride a depuis longtemps été caractérisé par un tissu de petits villages berbéro-arabes (Figure 2).

Figure 2 : localisation de la région de Toujane - Béni Khédache (Sud-Est tunisien)



Les habitants de ces villages ont pratiqué essentiellement un agro-élevage extensif derrière les aménagements construits au niveau des talwegs. Dans le cadre de la mobilisation des faibles ressources disponibles, cette population a également exploité la laine extraite de leurs troupeaux d'ovins pour développer l'activité de tissage. Progressivement et avec l'intégration de ces villages dans les circuits touristiques et l'intérêt porté par les touristes européens à ces produits, cette activité a pris de

l'importance économique chez les ménages et est même devenue une source principale de revenus pour certains d'entre eux (Aridhi, 2016 ; Hanafi, à paraître).

I.3 Approche comparative

Les objectifs de ce travail consistent en : (i) l'identification et la comparaison entre les trajectoires que suit l'activité de tissage des tapis dans les deux sites, et, (ii) l'évaluation

de ses impacts sur les économies familiales et en termes de conservation et/ou de transmission de cet héritage. Pour répondre à ces objectifs, nous avons adopté une approche prospective basée sur la réalisation d'entretiens semi-dirigés avec les différents acteurs dans l'activité de tissage. Afin d'éliminer les risques de préjugés qu'une équipe pourrait porter sur son terrain ainsi que de donner à l'idée du regard croisé Sud-Sud une démarche scientifique, une équipe marocaine s'est déplacée en mars 2018 pour réaliser le travail de terrain en Tunisie et en contre partie, une équipe tunisienne s'est déplacée sur le site marocain en mai 2018 pour effectuer le même travail³ en essayant de poser les mêmes questions.

³ Ce travail a été réalisé en collaboration avec M. Saïd BOUJROUF et Mlle Oumayma ARIDHI que nous remercions vivement.

II. La laine : Une matière variée mais déterminante dans la qualité des tapis

II.1 La laine brute : deux matières premières différentes

Les entretiens avec les différents acteurs dans les deux terrains d'étude ont montré que la matière première a une place prépondérante dans la qualité des tapis. La longueur de laine à l'état brut, son homogénéité, la qualité de ses mèches, sa couleur initiale, sont tous des critères qui influencent par la suite toutes les étapes de sa transformation, de son tissage ainsi que le prix du tapis. Par ailleurs, la qualité du produit final est aussi influencée par la disponibilité de cette laine brute (proximité) et par le coût de son appropriation (achat ou produit du troupeau en possession). En observant les deux terrains, nous avons remarqué que l'acquisition de cette laine suit plusieurs démarches entre les deux terrains et même au sein du même terrain. En somme, deux grandes trajectoires apparaissent.

À Taznakht, une bonne partie des ateliers de tissage achète la laine locale produite dans la région par les troupeaux à base de la race locale Siroua. Cette race ovine est une des spécificités locales qui marquent l'identité du territoire et sur lesquelles reposent les économies de plusieurs familles du grand Taznakht. En plus de faire partie du patrimoine agricole de la région, c'est une race rustique qui est adaptée aux conditions de montagne et réputée pour la qualité de sa laine, utilisée par les femmes dans la confection des tapis Ouaouzguiti. Au Maroc, le cheptel ovin de cette race est estimé en 2017 à environ 370 000 têtes produisant annuellement environ 920 tonnes de laine (ANOC, 2017). En effet, la brebis Siroua produit annuellement 2 à 3 kg de laine de très grande qualité connue par ses longues fibres (20 à 30 cm) et par

l'absence de jarres (Ezzahiri, 1981 ; Sarter, 2006). C'est également une laine homogène avec des mèches soyeuses et tombantes ressemblant aux poils des chèvres. Cette grande qualité de la laine permet de faciliter sa préparation (lavage, cardage, peignage, filature et coloration) et par conséquent, son tissage (Bouaabid, 2019). Cette laine est souvent collectée par une coopérative créée par l'État qui gère le ramassage et la valorisation de ces importantes quantités.

Cependant, et malgré l'importance de cette ressource, sa valorisation est de plus en plus soumise à de nombreuses contraintes notamment la concurrence que subit la brebis Siroua de la part des races sélectionnées et la dépréciation de sa laine avec l'arrivée d'une laine bon marché du Moyen Atlas (provenant des races Timahdite et Sardi). Le cheptel de cette race subit aussi une forte pression notamment à cause des impacts des changements climatiques sur les ressources pastorales dans le massif du Siroua en raison d'une pluviométrie moins importante et plus irrégulière. À ceci s'ajoutent l'aggravation des conditions d'abreuvement du bétail et la diminution progressive de l'activité d'élevage dans ce massif. Les ressources fourragères de la zone ont connu un grave surpâturage durant les années 80 entraînant une diminution des troupeaux et une chute des revenus des éleveurs, ce qui a renforcé le phénomène d'exode rural. De ce fait, la filière ovine Siroua est en difficulté et le nombre de têtes ne cesse de diminuer. Afin de dépasser ces difficultés et de maintenir l'élevage de cette race pure ainsi que de valoriser sa laine – surtout que le tapis Ouaouzguiti a pris une importance internationale –, l'État ainsi que les différents acteurs régionaux et locaux ont entrepris des projets pour améliorer l'élevage de la brebis Siroua (Boulanouar et Paquay, 2008). Ces

projets ont essayé de structurer cette filière en optant pour la création d'une synergie entre l'ensemble des acteurs de la filière, au niveau local et au niveau national. Par ailleurs, ils ont entrepris la structuration des acteurs de la filière du tapis en coopératives (Guessous et al., 2013).

Malgré la valeur économique et patrimoniale de cette laine, plusieurs femmes dans la région de Taznakht sont de plus en plus tentées par la laine bon marché provenant d'autres races de l'extérieur ainsi que par la filature industrialisée composée non seulement de laine, mais aussi de polyester et de lycra (Bouaabid, 2019). Ce recours à cette laine bon marché est expliqué par le coût élevé de la laine Siroua et la longue durée que prend sa préparation pour le tissage comparée avec la laine industrialisée. En plus de la longue durée de sa préparation, l'activité elle-même est de plus en plus répulsive notamment pour les jeunes. Il est également expliqué par sa faible disponibilité en stock notamment lors des périodes de forte demande. Il est enfin question de prix puisque le tapis tissé avec une laine bon marché aura un prix moins élevé ce qui le rend plus compétitif face aux tapis des autres régions du Maroc.

Cependant, certaines associations et ateliers de tissage maintiennent l'usage de la laine Siroua et résistent à cette tentation de la laine bon marché. C'est notamment le cas de la Coopérative de l'art authentique⁴ qui a été visitée sur le terrain dans le vieux village de Taznakht et dont le propriétaire maintient une démarche traditionnelle basée sur l'usage de la laine Siroua. Selon l'entretien effectué avec lui, il possède un troupeau d'environ 400 têtes Siroua qu'il élève principalement pour la laine. Si les quantités de laine résultant de la tonte

de son troupeau ne suffisent pas, il en collecte auprès d'éleveurs avec qui il a préalablement passé des accords pour qu'ils ne vendent pas leurs productions à d'autres ateliers. Le responsable de cette association explique son attachement à l'usage de cette laine par sa conscience de sa spécificité locale. Pour lui le tapis des Ait Ouaouzguite n'a pris sa renommée que grâce à cette laine de grande qualité. Il a ainsi choisi de conserver son usage puisqu'il fait partie de l'identité locale et influe sur la valeur et la qualité des tapis.

Dans la région de Toudja-Béni Khédache, les brebis élevées proviennent souvent des deux races qui se rencontrent dans la plupart des steppes tunisiennes à savoir la race Gharbi ou algérienne et la race Barbarine. Ces deux races ont formé dans la région un cheptel total estimé en 2017 à environ 43 000 têtes et produisant environ 45 tonnes de laine (ODS, 2018a ; ODS, 2018b). Toutefois, cette laine est de qualité médiocre puisque les races Gharbi et Barbarine sont originellement élevées pour la production de viande. Leur laine est souvent courte (inférieure à 15 cm) avec des mèches légèrement rêches.

Lors de la tonte, chaque brebis produit entre 1 et 2 kg mais après son nettoyage et son cardage il reste très peu de laine de qualité acceptable (environ le 1/3) et pouvant être utilisée pour le tissage des tapis. Cette mauvaise qualité ainsi que la longue durée de son travail et son coût élevé, font que l'usage de cette matière première est en baisse continue au profit d'une laine industrialisée meilleur marché et plus disponible à la demande des artisans. Malgré l'organisation dans cette zone d'étude d'un festival annuel de tonte des brebis et les encouragements des artisans pour utiliser ce produit, des

4 La Coopérative de l'art authentique a été créée à Taznakht par M. Mohamed depuis 2014 suite à un partenariat avec un projet autrichien sur le tapis Ouaouzguiti. Le propriétaire, ancien apprenti dans le tissage chez son père depuis 1996, a tissé des liens avec les Autrichiens et par la suite avec d'autres connaissances européennes pour qui il produit des tapis sur commande. Selon lui, aucun de ses tapis ne se vend aujourd'hui sur le marché local au Maroc.

tonnes de laine sont jetées chaque année dans les oueds aux environs des villages à cause de leur très faible prix au kilo et leur très faible demande (Aridhi, 2016). Lors de nos enquêtes sur le terrain seulement 9 %⁵ des artisanes ont déclaré qu'elles utilisaient cette laine, en grande partie dans le tissage des tapis (Hanafi, à paraître). Mais selon elles, ces tapis ne se vendent pas ou ils se vendent à des prix très faibles. Cette laine est, par contre, plus utilisée pour le tissage du Margoum, tapis traditionnel de la région.

II.2 La laine transformée : deux techniques différentes

Au niveau de la laine transformée, les artisanes des deux régions étudiées ont recours à des formes de travail différentes. Là aussi apparaissent clairement deux trajectoires

bien distinctes : une première démarche qui se veut authentique est pratiquée notamment par les femmes de la Coopérative de l'art authentique à Taznakht ; une autre démarche qui ne fait pas de l'authenticité un critère premier et qui est pratiquée par une bonne partie des coopératives à Taznakht et chez la majorité des artisanes entre Béni Khédache et Toujane. En effet, les femmes travaillant dans la Coopérative de l'art authentique, dans un souci de fournir des tapis qui sont réellement conformes à l'héritage et à l'identité de la région, suivent les étapes traditionnelles de préparation de la laine au tissage (Photo 1). Ces femmes commencent par le lavage de la laine Siroua ; ensuite elles procèdent à son cardage et son peignage. Selon le responsable de cette association il faut environ 2 kg de laine brute pour avoir 1 kg de laine nettoyée. Cette opération représente 8 jours de travail durant lesquels chaque femme transforme environ une dizaine de kilos.



Photo 1 : Cardage et filature de la laine Siroua par les artisanes de Taznakht (© Photos : H. Bouaabid, 2016)



Une fois que les fils en laine sont prêts, le responsable de cette association procède à leur coloration avec une moyenne d'1 kg de laine colorée par jour. Pour ce faire, il utilise là aussi la coloration traditionnelle pratiquée jadis à Taznakht à savoir la coloration provenant des plantes naturelles (Photo 2). Dans ce cadre deux substances naturelles sont notamment

utilisées : la peau de grenades et les rhizomes de la Garance des teinturiers (*Rubia tinctorum*) (Bouaabid, 2019). Ces deux substances sont utilisées depuis l'antiquité et sont connues pour leur adaptation particulière à la teinture de la laine, offrant une palette de couleurs allant du jaune au marron en passant par le rouge.



Photo 2 : Rhizome de *Rubia tinctorum* et peau des fruits des grenadiers utilisés pour la teinture de la laine à Taznakht (© Photos : A. Hanafi, 2018)



Une fois ces couleurs préparées au feu doux, la laine notamment celle de couleur blanche

est mélangée avec les pigments obtenus (Photo 3).



Photo 3 : Teinture de la laine Siroua à la Coopérative de l'art authentique (© Photo : A. Hanafi, 2018)



⁵ L'enquête a été réalisée en 2015 sur un échantillon d'une quarantaine de femmes (Aridhi, 2016).

III. Le tissage : Une opposition entre un savoir-faire technique et un savoir-faire artistique

Afin d'obtenir plusieurs teintes, les couleurs sont soit laissées à l'état concentré, soit diluées avec de l'eau. La coloration est aussi préparée à feu doux pendant plusieurs heures ce qui permet d'obtenir une laine colorée naturellement avec des teintes souvent pâles comparées à celles industrielles plus vives. Il faut toutefois signaler que cette méthode demande beaucoup de patience et de savoir-faire technique. En étant pénible, longue et parfois coûteuse, cette méthode est de plus en plus délaissée par une bonne partie des artisans de Taznakht. Elle a été également

abandonnée depuis plusieurs années par les ateliers de Béni Khédache-Toujane. Ces différents ateliers au Maroc et en Tunisie, ont eu recours, soit à la laine naturelle bon marché provenant du Moyen Atlas pour le Maroc, soit à la laine industrielle provenant de la plus grande usine de textile dans la région du Sahel en Tunisie (Photo 4). Dans les deux cas, la laine locale se trouve abandonnée au profit d'une laine de moindre qualité, mélangée avec du polyester et du lycra et colorée avec une teinture chimique vive.



Photo 4 : Stocks de laine industrielle dans les ateliers de Béni Khédache (© Photo : A. Hanafi, 2018)

Le tissage est un savoir-faire qui a été transmis spontanément de mères en filles. Cependant, cette transmission n'a pas été toujours assurée et a rencontré des problèmes en raison d'une mauvaise insertion dans les circuits économiques, ce qui a obligé les familles à la délaissier ou à la réduire. La scolarisation des filles en montagne dans le Siroua ou dans les Matmata a accentué cette situation. Avec l'intérêt porté par le tourisme aux différents produits du tissage, cette activité a pris un nouveau souffle. En effet, depuis une vingtaine d'années plusieurs acteurs régionaux, nationaux et internationaux sont intervenus pour soutenir cette activité notamment par la mise en place de plusieurs plateformes d'aide et de formation au tissage assurées aux filles. Celles-ci ont été incitées à reprendre cette activité non seulement pour maintenir l'héritage et faire revivre le savoir-faire, mais aussi parce que le chômage a atteint des taux très élevés en milieu rural de ces arrière-pays. En Tunisie, par exemple, le taux de chômage national était aux alentours de 17,8 % en 2012 alors qu'il s'élevait à 27,4 % dans le sud-est du pays. Chez les femmes rurales de cette région ce pourcentage était massif, de l'ordre de 53 % (Banque Mondiale, 2012). Au Maroc, le taux de chômage national a atteint 15,7 % en 2017. En milieu rural, ce taux a atteint 4,1 % mais il est resté élevé parmi les femmes de l'ordre de 14,7 %, parmi les jeunes âgés de 15 à 24 ans de l'ordre de 25,5 % et parmi les diplômés aux alentours de 18,5 % (Haut Commissariat au Plan, 2017).

Les femmes formées au tissage se sont mises à confectionner des tapis, profitant d'une demande de plus en croissante sur ce produit local « spécifique ». Mais là aussi cette activité a suivi deux trajectoires complètement différentes voire opposées. En effet, dans la région de Taznakht ainsi qu'à Toujane-Béni

Khédache une bonne partie des artisanes applique un savoir-faire technique pour tisser leur tapis. Il s'agit là d'un savoir-faire que ces femmes ont appris de leurs mères ou dans les centres de formation et qui consiste à reproduire des modèles de tapis déjà connus et représentant leurs régions, leurs modes de vie et leurs traditions. Dans la région de Toujane-Béni Khédache les filles suivent chaque année une formation au tissage assurée par l'Office National de l'Artisanat « ONA ». Après obtention du diplôme, ces filles commencent à tisser des tapis selon des maquettes proposées par l'ONA ou selon des maquettes préparées par les filles elles-mêmes et inspirées des anciens tapis de la région (Photo 5).



Photo 5 : Maquettes des tapis utilisées dans la région de Toujane-Béni Khédache (à gauche maquette traditionnelle, page de droite, maquette proposée par l'ONA) (© Photo : A. Hanafi, 2018)

Ceci est aussi le cas dans la région de Taznakht où les femmes travaillent les tapis selon des modèles traditionnels qu'elles ont appris par cœur. Ceci est notamment illustré par les motifs reproduits sur les tapis qui non seulement n'ont pas évolué au fil du temps, mais se retrouvent aussi dans d'autres régions du pays. Mieux encore, cette standardisation va au-delà du Maroc puisque ces motifs se retrouvent même en Tunisie (Figure 8). La montagne, le dromadaire, la main de Fatma, le poisson et bien d'autres motifs sont pratiquement retrouvés sur les tapis de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache même si parfois leurs tailles, leurs orientations et leurs couleurs sont différentes (Bouaabd, 2019 ; Hanafi, à paraître).

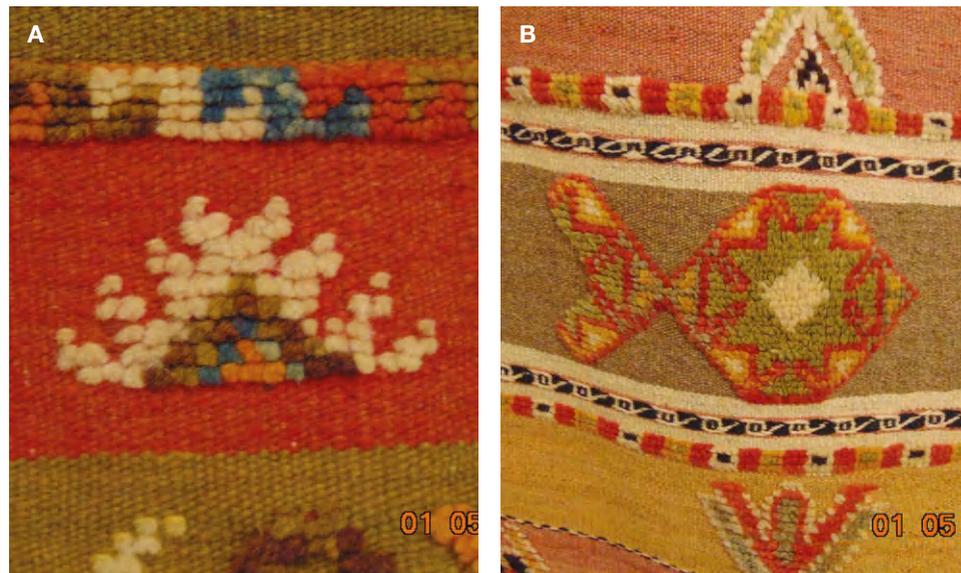


Photo 6 : Quelques motifs traditionnels rencontrés sur les tapis (à gauche les tapis de Taznakht et à droite les tapis de Toujane-Béni Khédache) A : Motifs représentant la montagne - B : Motifs représentant le poisson (© Photo : A. Hanafi, 2018)

À l'opposé de cette trajectoire dans laquelle les femmes ne font qu'appliquer des modèles traditionnels et reproduire des tapis déjà vus, se présente notamment à Taznakht une deuxième trajectoire suivie par les femmes appartenant à la Coopérative de l'art authentique. En effet, dans l'atelier de cette association, les artisanes rajoutent au savoir-faire technique qu'elles ont hérité ou appris, une touche artistique. Ce nouveau savoir-faire qu'elles utilisent est basé sur le tissage de tapis qui, dans la plupart des cas, ne sont produits qu'une seule fois. En effet,

le responsable de cette association reçoit le plus souvent des demandes de clients étrangers pour leur tisser des tapis sur la base de modèles qu'ils décident. Certains de ces tapis reproduisent des tableaux de peintures connus dans le monde. Les motifs, les symboles, les couleurs, la taille, le poids et la finesse du produit sont tous fixés au plus petit détail à l'avance (Photo 7). Ce sont ces différents critères ainsi que les délais et le mode de livraison qui déterminent le prix final du tapis.



Photo 7 : Quelques tapis tissés par les artisanes de la Coopérative de l'art authentique sans référence à la région de Taznakht (clichés A. Hanafi, 2018)

IV. Les tapis : des produits très variés à la recherche d'authenticité

IV.1 Une opposition entre des faux vieux tapis et des tapis modernes authentiques

Le prix du tapis est déterminé, en plus des facteurs économiques comme l'offre et la demande, par sa qualité et son « âge » qui lui confèrent une valeur patrimoniale et/ou artistique. Dans ce sens, afin de répondre à ces critères, les artisanes à Toujane-Béni

Khédache et à Taznakht ont toujours essayé de vendre aux clients, notamment européens, des tapis plus ou moins anciens. Au Maroc, et pour répondre à une forte demande pour ces vieux tapis notamment pour le compte des bazars de Marrakech, certaines familles ont procédé à un vieillissement accéléré des tapis au point de se spécialiser dans cette activité. Cette dernière est devenue une étape essentielle dans la chaîne de production des tapis traditionnels à Taznakht (Photo 8).



Photo 8 : Lavage des tapis à l'eau de javel pour pâler les couleurs vives (© Photo : H. Bouaabid, 2016)

En effet, dans certains villages comme celui de Mouddate appartenant aux Ait Ouaghrda, toutes les familles ont quasiment abandonné le tissage pour se spécialiser dans cette nouvelle activité. L'opération consiste à laver les nouveaux tapis récemment tissés

avec l'eau des puits et de la javel afin de pâler les couleurs vives caractérisant la laine industrielle utilisée dans les ateliers. Ces couleurs vives qui risquent de dévaluer le tapis doivent être enlevées en partie afin de garantir l'écoulement du produit sur le marché. Une

fois lavés, les tapis sont étalés sur les collines à proximité des maisons dans des parcelles bien orientées et légèrement clôturées pour profiter du maximum d'ensoleillement et de l'absence de poussière (Photo 9).



Photo 9 : Séchage des tapis au soleil dans des parcelles clôturées dans le village de Mouddate (Haut Atlas marocain), (© Photos : A. Hanafi, 2018)

La durée d'étalement va de 15 à 20 jours en été et de 20 à 30 jours en hiver. Cette longue exposition au soleil permet, en plus du dessèchement des tapis, d'altérer la laine et de l'user ce qui donnerait l'impression d'un vrai vieux tapis. À la fin de cette opération, les tapis sont récupérés par les bazars de Marrakech pour être vendus comme de vieux tapis authentiques. Selon nos enquêtes, le coût de cette opération est d'environ 8 MAD/m². Par la suite, le villageois est payé environ 10 MAD/m². Mais ces prix augmentent parfois lorsque la demande des ateliers de tissage augmente aussi. Dans ce cas, les villageois privilégient ceux qui payent plus et régulièrement.

En somme, cette activité a permis aux familles de ces villages de bien gagner leur vie mais au détriment de leur environnement qui se voit de plus en plus pollué par les rejets chimiques dans des fosses perdues. Compte tenu des

problèmes d'authenticité qu'elle pose, cette opération se réalise le plus souvent dans des villages cachés dans les petites vallées du Haut Atlas. Certains villageois pratiquant cette activité refusent même de bitumer les routes qui mènent vers leurs villages pour que leur travail reste à l'abri des yeux des visiteurs curieux. Il faut, toutefois, mentionner que cette activité fait aujourd'hui vivre des villages entiers. Et même si l'authenticité est perdue à cause de cette opération de contrefaçon, elle se retrouve souvent à travers les motifs et les symboles qui représentent bien la région et qui permettent aux touristes de voyager dans ces paysages et d'apprécier l'identité locale de ces arrière-pays (Photo 10).



Photo 10 : Motifs authentiques sur les tapis traditionnels de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache (© Photos : H. Bouaabid et A. Hanafi, 2018)

Cependant, les artisanes de la coopérative de l'art authentique ont choisi de suivre une autre trajectoire basée sur la production de tapis modernes mais avec des motifs et des symboles complètement artistiques qui n'ont aucun rapport à la région, au mode de vie des villageoises et aux traditions. Il s'agit de tapis qui rompent au niveau des symboles et motifs avec le style « traditionnel » du tapis Ouazguiti (Photo 7 supra).

L'examen de ce ces tapis montre bien qu'il s'agit de tapis inédits ne présentant aucun des motifs ou des couleurs en référence à la région de Taznakht. Cependant, malgré la perte de l'identité locale du point de vue de leur esthétique, ces tapis restent authentiques puisqu'ils sont fabriqués avec une qualité de laine et des techniques traditionnelles inchangées. C'est cette démarche authentique qui a valu à ces tapis d'être reconnus à l'échelle internationale et d'obtenir un label spécifique.

IV.2 Les tapis : entre certification du faux traditionnel et labellisation du moderne authentique

L'observateur des tapis et des ateliers dans la région de Taznakht remarque facilement la multitude des labels qui sont, soit tissés sur les murs des bazars (Photo 11). Certains de ces labels sont valables pour tous les tapis du Maroc (a : « Morocco Handmade »), d'autres sont plus spécifiques et concernent soit les tapis de la confédération des Ait Ouazguiti (b : « Tapis des Ait Ouazguiti »), soit les tapis de Taznakht (c : « Hanbel Glaoui »). Ce dernier label, très prestigieux aux yeux des artisanes de cette petite ville a été obtenu par la coopérative de tissage créée dans la région.



Photo 11 : Quelques labels des tapis marocains. Celui au milieu représente les tapis des Ait Ouazguiti (© Photo : A. Hanafi)

À Toujane-Béni Khédache, aucun processus de labellisation des tapis n'a été mis en place. Le seul certificat à travers lequel pourraient se reconnaître les tapis de cette région est celui valable pour tout le pays et sur lequel, chaque délégation régionale de l'ONA rajoute son indicatif spécifique (Photo 12).



Photo 12 : Système de certification des tapis en Tunisie avec l'indicatif « 07 » relatif à la délégation de Médenine à laquelle appartient en partie la zone d'étude (© Photo : A. Hanafi)

Ce certificat n'est pas rajouté systématiquement à tous les tapis produits mais seulement à ceux qui ont été tissés en appliquant les normes de qualité imposées par l'ONA. Pour le gouvernorat de Médenine, ces normes concernent essentiellement le nombre de nœuds qui est de 40 000, l'application des maquettes proposées par l'ONA pour la région, ainsi que le poids qui doit être le plus léger possible. Il est toutefois important de signaler que la labellisation à Taznakht ou la certification pour Médenine posent un grand problème d'authenticité. En effet, ces tapis pour qui des femmes et des hommes ont auparavant travaillé dur pour

répondre à un cahier de charge et leur obtenir un label garantissant leur spécificité locale ou un certificat de garantie de leur bonne qualité, présentent aujourd'hui des problèmes d'authenticité à cause d'une matière première en partie synthétique ou externes aux deux zones d'étude, d'une coloration aux produits chimiques et d'un mode de vieillissement accéléré aussi par les produits chimiques. Face à ces tapis dont l'authenticité est faussée se présentent des tapis modernes fabriqués dans l'atelier de la Coopérative de l'art authentique et dont le propriétaire a réussi à leur obtenir un label spécifique et propre à son association (Photo 13).



Photo 13 : Attestation de labellisation spécifique aux tapis de la Coopérative de l'art authentique
(© Photos : A. Hanafi)



Selon le responsable de cette association, ce label qui a été très difficile à obtenir garantit aujourd'hui aux tapis d'être plus aisément commercialisés dans le cadre du réseau mis en place par les différents clients européens. La justification à cette labellisation se trouve dans la démarche authentique appliquée ainsi que la touche artistique apportée à ces tapis. Aujourd'hui, cette association non soucieuse de l'authenticité de ces techniques de tissage, organise de plus en plus de

visites de l'atelier de Taznakht destinées à une clientèle européenne de plus en plus nombreuse. Certains clients ont même réussi à exposer ces tapis dans leurs musées privés en tant qu'œuvres d'art. D'autres ont réussi à ouvrir des bazars pour revendre ces tapis notamment en Autriche, en Allemagne en Scandinavie et récemment en Australie. C'est cette clientèle relativement aisée qui a participé à accroître significativement les revenus de cette association.

IV.3 Mais à qui profite le commerce des tapis ?

L'activité de tissage est très ancienne et a perduré grâce à sa transmission de génération en génération, mais elle a pu se développer seulement lorsqu'elle a été intégrée dans l'activité touristique. C'est à ce stade de l'évolution que les familles rurales, dans un souci de multiplier leurs revenus, ont tenté de valoriser leur savoir-faire en tissage et de ne plus produire des tapis uniquement pour la famille mais aussi pour les vendre aux touristes ou aux bazars des grandes villes. Ainsi, la course aux bénéfices de ce commerce a pris des trajectoires différentes. Plusieurs acteurs sont venus se greffer, entraînant d'abord une complexification de la chaîne de valeur et ensuite une baisse des bénéfices plus ou moins importante pour les artisanes et une augmentation des bénéfices pour les commerçants des grandes villes. C'est le cas des régions de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache où les revenus du commerce de tapis ont beaucoup varié en fonction du coût de production, du nombre d'intermédiaires et des conditions de l'offre et la demande. Là aussi deux trajectoires peuvent être distinguées.

La première trajectoire est suivie par la plupart des artisanes de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache. Elle concerne la production et la vente des tapis traditionnels qui constituent la plus grande part des tapis vendus. Le coût de production des tapis est pour cette catégorie très variable. Il est, par exemple, bien optimisé par la réduction des dépenses pour l'achat de la matière première. Celle-ci étant plus disponible puisqu'elle est achetée

en grande partie à des usines industrielles, elle permet de limiter les dépenses et de gagner beaucoup de temps par rapport à la laine préparée de manière traditionnelle. La durée de fabrication d'un tapis varie aussi en fonction de la disponibilité des femmes et du temps qu'elles consacrent quotidiennement au tissage, de la taille du tapis et de sa finesse (nombre de nœuds). À Taznakht et selon nos enquêtes pour un tapis de 1,5 m de large, la durée nécessaire pour tisser un mètre carré d'une finesse de 85 000 nœuds va de 4 à 6 jours à raison de 6 h de travail par jour. À Toujane-Béni Khédache, la durée de tissage d'un mètre carré pour un tapis de 90 000 nœuds est d'environ 6 jours à raison de 4 h de travail par jour. Pour le coût de tissage des tapis avec les caractéristiques mentionnées plus haut, le mètre carré se situe entre 400 et 600 MAD⁶ à Taznakht et entre 70 et 100 TND⁷ à Toujane-Béni Khédache.

Dans les deux terrains, la plupart des femmes ont des problèmes de vente de leurs tapis puisque leurs produits sont souvent récupérés par les intermédiaires à des prix très bas. Seules celles qui se sont organisées dans des coopératives ont pu mieux écouler leurs tapis sur les marchés locaux ou participer aux foires. À Toujane-Béni Khédache, seules les femmes qui tissent des tapis selon le cahier de charge de l'ONA bénéficient des subventions pour participer aux foires dans les grandes villes du pays. Leur nombre est toutefois très limité, aux alentours de deux à trois femmes de la région. Même les foires locales qui ont été créées sur place (exemple à Béni Khédache) n'ont pas pu améliorer la situation puisque très peu de touristes s'y rendent. Ces difficultés obligent les femmes à vendre leurs produits aux intermédiaires

⁶ En mai 2018, date de réalisation des enquêtes de terrain à Taznakht, 1 MAD était égal à environ 0,09 euro
⁷ En mars 2018, date de réalisation des enquêtes de terrain à Toujane - Béni Khédache, 1 TND était égal à environ 0,31 euro.

V. Entre transmission et innovation, quels enjeux de développement ?

ou aux commerçants à des prix très faibles. Pour elles, la vente de ces tapis constitue une victoire, voire un soulagement. Dans tous les cas, la plupart des femmes enquêtées ont déclaré que leur marge bénéficiaire est en général aux alentours de 10 à 15 % et ne dépasse en aucun cas 20 %. Cependant, cette marge augmente pour le dernier maillon de la chaîne commerciale, le commerçant final pouvant fixer la sienne à 50 %. C'est une activité qui n'est pas aujourd'hui au profit des femmes rurales. Selon nos enquêtes, à Taznakht, les femmes gagnent une moyenne de 25 MAD/jour.

Contrairement à ces femmes, celles qui travaillent dans l'atelier de la Coopérative de l'art authentique profitent plus des revenus de cette activité. En effet, les enquêtes menées dans l'atelier de cette association ont montré que, malgré le coût relativement élevé de l'acquisition de la laine Siroua et de sa préparation, les bénéfices sont, au final, beaucoup plus importants avec notamment une quasi-absence d'intermédiaires. Selon le responsable de cette association, le coût total pour un mètre carré de tapis à 85 000 nœuds varie de 1000 à 1300 MAD. Les gains, quand à eux, augmentent selon la sophistication du tapis, le délai et le mode de livraison (par avion, sur place...) entre 2500 et 3000 MAD ce qui élève la marge bénéficiaire à plus 130 %. Cette importante marge permet aux 60 femmes qui travaillent dans cet atelier d'être mieux payées que celles qui travaillent dans les autres coopératives, soit 50 MAD/jour.

Il ressort ainsi de cette comparaison que l'activité de fabrication de tapis dans les deux arrière-pays maghrébins suit deux trajectoires parallèles et qui mènent à des résultats très différents (Tableau 1). En quête d'authenticité et de dynamisation des économies familiales, ces deux trajectoires sont parsemées d'embûches. Si la spécificité locale et l'indication géographique ne se retrouvent pas dans le tissage artistique avec l'absence des motifs et des symboles

traditionnels pour la trajectoire moderniste, le délaissement progressif de la laine Siroua et sa coloration chimique, l'introduction de la filature synthétique, le vieillissement accéléré des tapis moyennant des produits chimiques sont bien des biais qui caractérisent l'activité traditionnelle des tapis. Cette forme de banalisation est d'autant plus dangereuse pour l'avenir de cette activité, qu'elle représente la plus grande majorité des tapis dans les deux terrains et notamment à Taznakht.

Tableau 1 : Synthèse de trajectoires des tapis de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache

	Trajectoire des tapis traditionnels	Trajectoire des tapis modernes
Laine brute	Laine bon marché de l'extérieur des terrains d'étude	Laine locale spécifique Siroua
Laine transformée	Laine industrielle avec une coloration chimique, filature synthétique	Transformation traditionnelle d'une laine pure avec notamment une coloration aux produits naturels
Tissage	Formation au tissage technique, création de coopératives, motifs traditionnels hérités et reproduits sur plusieurs tapis	Formation au tissage artistique, création de coopératives, motifs modernes artistiques sans Indication Géographique
Qualité des produits	Des tapis vieillis par les produits chimiques, modèles de tapis reproduits plusieurs fois	Des tapis artistiques uniques
Certification	Des labels régionaux et locaux à Taznakht, et un certificat national à Toujane-Béni Khédache	Un label spécifique aux tapis de la Coopérative de l'art authentique seulement
Commercialisation	Production des tapis en masse sans garantie de les vendre, problèmes de vente des tapis, faible revenus pour les artisanes	Production des tapis uniquement sur commande, vente garantie des produits, revenus conséquents pour l'association et pour les artisanes
Résultat	Transmission du faux	Innovation authentique

Toutefois, il faut signaler que ces critiques apportées à la production des tapis traditionnels, ne sont probablement qu'une position subjective des auteurs. En effet, bien que les ventes des tapis soient presque à l'arrêt à Toujane-Béni Khédache faute de conjoncture économique favorable, les visiteurs de la ville de Taznakht ou de Marrakech remarquent facilement l'intérêt toujours porté à ce commerce. C'est une activité qui continue à employer les femmes rurales dans le Haut Atlas, à mobiliser beaucoup d'argent

et d'hommes et à rapporter beaucoup de revenus. Pour certains intervenants dans cette activité, le vieillissement accéléré, par exemple, est réalisé à la demande du touriste lui-même. Pour d'autres, sans ces « techniques » qui limitent le coût de production, les tapis seraient hors des budgets d'une bonne masse de touristes. En plus, l'activité de vieillissement fait aujourd'hui vivre plusieurs villages enclavés naturellement aux fins fonds des vallées du Haut Atlas où les ressources sont rares et les possibilités des

Conclusion

jeunes pour s'en sortir économiquement sont quasiment nulles (exemple : les Ait Ouaghrda). À l'encontre de cette activité traditionnelle majoritaire, la trajectoire moderniste n'est suivie sur les deux terrains que par un seul groupe de femmes qui forment la Coopérative de l'art authentique. Cette association, malgré le suivi d'une démarche authentique, la résolution des problèmes liés à la commercialisation des tapis et l'importance des revenus apportés, pose un certain nombre de problèmes et suscite plusieurs critiques quant à son approche de travail jugée trop moderniste et qui risque de défigurer les traditions et les héritages en tissage. Ceci est jugé d'autant plus grave qu'aucun lien apparent aux arrière-pays n'est fait à travers les tapis produits qui constituent simplement une valorisation du savoir-faire en tissage pour un service à la demande.

À une échelle économique, le seul écueil qui ne peut pas être le sujet d'une appréciation subjective des auteurs, c'est la question de la répartition des revenus entre les intervenants dans cette activité. Dans la catégorie des tapis traditionnels de Taznakht et de Toujane-Béni Khédache, ces revenus sont très faibles pour des familles rurales qui, par la valorisation des spécificités locales, entendent améliorer leurs conditions de vie et participer au développement de leur région. Un autre écueil non moins important consiste notamment en la diminution de la valorisation de la laine locale. Dans le cas de Toujane-Béni Khédache, cette laine ne sert aujourd'hui qu'à fabriquer des produits de qualité médiocre pour les besoins quotidiens des ménages. Dans le cas de Taznakht où la laine a une grande valeur, l'abandon de l'usage de cette ressource est expliqué par les difficultés techniques, logistiques et financières de sa préparation. L'absence de main d'œuvre

qualifiée, l'absence des moyens financiers et logistiques pour assurer la collecte, le nettoyage, la teinture de la laine et la longue durée que prennent ces opérations sont bien des explications à l'abandon de cette activité. Même les tentatives de collecte de la laine par les coopératives n'ont pas résolu les problèmes rencontrés. Cette situation globale s'est répercutée sur la gestion du cheptel qui, au lieu de profiter d'une partie des revenus pour s'améliorer en nombre de têtes et en qualité, se trouve aujourd'hui confronté à plusieurs problèmes d'ordre technique, sanitaire et environnemental qui empêchent les éleveurs de capitaliser les troupeaux et d'assurer leur croissance à un rythme acceptable (Boulanouar et Paquay, 2008).

Ce regard croisé sur l'activité de tissage des tapis entre deux terrains du Maghreb a permis de mettre en évidence deux trajectoires bien distinctes. La première trajectoire se veut « moderniste » et innovante à Taznakht. Elle conjugue une spécificité authentique de tissage à travers la valorisation d'une bonne laine locale transformée avec des techniques traditionnelles, la production sur commande en suivant des maquettes extérieures à la région, la labellisation des produits, l'écoulement facile des tapis par vente à l'étranger avec des prix élevés, l'élimination des intermédiaires et l'emploi des femmes avec des salaires élevés. La deuxième trajectoire à Toujane-Béni Khédache et à Taznakht se veut garante de la conservation et de la transmission des héritages et du savoir-faire ancestral mais, en réalité, dénature l'authenticité à travers l'usage d'une matière première en partie synthétique, l'usage d'une teinture chimique, le recours au vieillissement accéléré pour des tapis qui, soit sont vendus par les artisanes à des prix très faibles, soit rencontrent des problèmes d'écoulement sur le marché. En conséquence, les revenus des femmes sont souvent faibles puisqu'une bonne partie des produits ne sont pas labellisés et sont soumis aux lois des intermédiaires de la filière.

Malgré l'éloignement géographique et les conjonctures historiques, environnementales et économiques relativement différentes dans les deux terrains, plusieurs points les réunissent au niveau de cette activité. En effet, le savoir-faire en tissage dans ces deux régions rencontre plusieurs problèmes techniques et économiques qui influent beaucoup sur sa conservation et sa transmission. La scolarisation des filles notamment en montagne est un paramètre qui accentue cette situation. Mis à part ces problèmes communs, ce savoir-faire rencontre plusieurs difficultés spécifiques à

chaque terrain. Dans la région de Toujane-Béni Khédache, la construction patrimoniale autour de ce savoir-faire est notamment réalisée de manière descendante. C'est une construction qui est accompagnée et parfois même dirigée par l'État et qui ne permet, au bout du compte, ni de transmettre le savoir-faire, ni d'améliorer les conditions de vie de l'ensemble des artisanes de la région. C'est une intervention de l'État dans cette activité sans une réelle appropriation par les populations locales (Hanafi, à paraître). À Taznakht, ce savoir-faire rencontre aussi un problème majeur puisque les artisanes, qu'elles soient techniciennes ou artistes, fabriquent à travers le tissage une authenticité pour le regard de l'autre. Le tissage à la demande, le vieillissement accéléré constituent une incarnation de ce constat. Leur art ancestral et leur héritage est aujourd'hui en perte de vue, et c'est d'autant plus vrai qu'il subit une influence des savoir-faire extérieurs à la région, par exemple ceux de la région de Rabat ou de Khénifra ou même ceux hérités des artisans juifs dont les communautés étaient nombreuses au Maghreb dans un passé pas si lointain.

Le savoir-faire en tissage, même s'il doit répondre à une attente économique de ces arrière-pays et la demande d'une clientèle parfois fantasque et attachée à des clichés folkloriques, ne doit pas s'effiloche en faisant perdre à ces artisanes leur âme, leur créativité, leur histoire et leurs modes de vie. Plusieurs femmes sur le terrain ont exprimé leur souhait de tisser en toute indépendance par rapport à la demande du marché. Elles ont souhaité même dépasser le stade du savoir-faire technique pour puiser dans leur histoire artistique afin de tisser à nouveau les « tapis d'antan » qui étaient parfois plus lourds et plus riches en motifs et couleurs. Mais selon elles, il n'y aurait aucune garantie que ces tapis soient vendus.

ANOC

- 2017 : Rapport de l'Association Nationale Ovine et Caprine.

Aridhi O.

- 2016 : Cartographie de la végétation et étude des formes d'usage de la laine de mouton et leur impact sur les systèmes de production familiaux dans les jebels Matmata centraux (Sud-Est tunisien). Mémoire de Mastère en Biogéographie, FLAHM, Univ. de Manouba, 114 p.

Banque Mondiale

- 2012 : Rapport de la Banque Mondiale

Bouaabid H.

- 2019 : Patrimonialisation des produits de la spécificité pour un développement et une construction des territoires, cas des tapis du grand Taznakht. Thèse de doctorat en Géographie, Univ. Caddi Yadh, Marrakech, 386 p.

Boulanouar B., Paquay R.

- 2008 : Perspective de la production ovine au Maroc. In Olaizola A., Boutonnet J.P. et Bernués A. (Eds): "Mediterranean livestock production: uncertainties and opportunities". Options Méditerranéennes, Série A, Séminaires Méditerranéens ; n° 78 ; pp. : 39 -47.

Guessous F., Boujenane I., Bourfia M., Narjisse H.

- 2013 : Sheep in Morocco. In "Small ruminants in the Near East", Volume III: North Africa, FAO, 106 p.

Ezzahiri A.

- 1981 : La race Siroua mouton à laine, 6 p.

Hanafi A.

- à paraître : Valorisation des produits pastoraux dans les arrière-pays arides méditerranéens entre mythe et réalité. Cas de la laine de mouton dans les Matmata (sud-est tunisien). In Aderghal M., Genin D., Hanafi A., Landel P-A et Michon G. (Eds) : « La construction des spécificités locales dans les arrière-pays méditerranéens », Les Impromptus du LPED, Medinnlocal, 21 p.

Haut Commissariat au Plan

- 2017 : Enquête nationale sur l'emploi, Maroc, 20 p.

ODS

- 2018a : Le Gouvernorat de Médenine en chiffres. Rapport annuel de l'Office de Développement du Sud, Juillet 2018 ; 161 p.

ODS

- 2018b : Le Gouvernorat de Gabès en chiffres. Rapport annuel de l'Office de Développement du Sud, Juillet 2018 ; 153 p.

Sarter G.

- 2006 : Manger et élever des moutons au Maroc : Sociologie des préférences et des pratiques de consommation et de production de viande. Thèse Doct. En Sociologie, Univ. Panthéon-Sorbonne - Paris I, 306p.